

## Se refaire un non

Louis-Daniel Godin

Numéro 324, été 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90897ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Godin, L.-D. (2019). Compte rendu de [Se refaire un non]. *Liberté*, (324), 57–59.

# Se refaire un non

LOUIS-DANIEL GODIN

Profitant de la «liberté grande» offerte par la collection du même nom de Boréal, Alexandre Soublière propose avec *La Maison mère* un texte hybride où l'essai, le récit autobiographique et le roman d'anticipation se rencontrent sans prévenir. L'auteur a lui-même quelque chose d'hybride: romancier et publicitaire, fils d'une Franco-Ontarienne et d'un Beauceron, il a passé sa vie au Québec et a écrit son livre à Vancouver en rêvant des États-Unis. *La Maison mère* est le fruit de son désir d'engager une conversation sur l'identité québécoise.

«On ne peut tout simplement pas avoir de conversation au Québec», écrit Soublière, qui revient à plusieurs reprises sur sa peur d'être perçu comme un nationaliste réactionnaire aux yeux de ses lectrices et de ses lecteurs – progressistes, souverainistes et autres membres d'un milieu culturel dont il regrette le caractère consensuel. *La Maison mère* est un essai volontairement polémique, écrit par un homme qui se perçoit comme rassembleur et trouble-fête à la fois, ni de gauche ni de droite, ni fédéraliste ni souverainiste: «[M]on rôle n'est pas celui d'un politicien ou d'un sociologue. J'observe ce qui m'entoure, j'émet des hypothèses, je propose des pistes, et c'est aux lecteurs de voir ce qu'ils veulent en faire.» L'auteur a réussi son pari, car son ouvrage a véritablement provoqué une conversation (débat à la radio, à la télé, chroniques dans les journaux, etc.), et cela en raison d'une proposition pour le moins audacieuse, celle de «rebrander» les Québécois en les invitant à revenir à l'appellation «Canadien français». Le livre a lui-même bénéficié d'un bon *branding*, car c'est sur la base de cette idée forte – qui ne soulève aucun enthousiasme et n'est finalement pas si structurante dans l'ouvrage – que *La Maison mère* a fait son chemin dans les médias.

L'ouvrage s'ouvre sur le retour à Montréal de Soublière. Il y rencontre Carl Bergeron et Gérard Bouchard pour parler du Québec autour d'un café en prévision de l'écriture de l'essai à venir. Une panne d'électricité plonge soudainement la ville, et sans doute la terre entière, dans le noir. Le texte vire au *gore*: Bergeron reçoit un pic à glace en plein cœur et Bouchard casse le cou du meurtrier avant de s'écrouler à son tour. La mise en abyme se lit comme une métaphore: Soublière tue symboliquement ses prédécesseurs – deux auteurs «sérieux» qui publient également chez Boréal – pour échapper à leur regard après l'avoir cherché. Soublière se réfugie pour un temps dans «la Maison mère», un appartement rempli de souvenirs. À la fin du récit, famille et amis se retrouvent reclus dans un chalet, loin du monde et protégés par les armes. Le scénario post-apocalyptique met ainsi en scène un retour à l'origine, entre nous; un fantasme d'autoconservation primitif vers lequel on se tourne lorsqu'on doit faire face au chaos. Ces fragments de fiction, qui génèrent plusieurs effets de lecture heureux – en reprenant les éléments de l'essai pour les extrapoler, les déplier dans l'imaginaire –, permettent aussi à l'auteur de ne pas résoudre toutes les questions qu'il pose; ils ont l'effet de faire valoir et de tourner en dérision *en même temps* l'idéologie survivaliste et l'appel à la mémoire. Nous assistons à un jeu de relance et de permutations qui plaira à certains. Les fragments fictionnels semblent toutefois rendre compte d'un *storyboard* que l'on n'aurait pas sous les yeux – une ambiance est évoquée sans véritablement opérer, comme si on nous racontait les grandes lignes d'anecdotes dont on ne fait pas partie. En découle un effet de collage qui caractérise aussi les passages réflexifs, lesquels sont remplis de citations pêchées ici et là par Soublière

ALEXANDRE SOUBLIÈRE

**LA MAISON MÈRE**  
BORÉAL, COLL. «LIBERTÉ  
GRANDE», 2018, 288 P.

CHANTAL MOUFFE

**POUR UN POPULISME DE  
GAUCHE**  
TRAD. DE PAULINE COLONNA  
D'ISTRIA, ALBIN MICHEL,  
2018, 144 P.

pour appuyer son propos. Ainsi, l'essai rencontre aussi le carnet de lectures.

«On est face à un publicitaire qui n'aime pas son produit», disait Émilie Perreault sur le plateau de *Cette année-là*, à Télé-Québec. La formule sonne juste. L'auteur ne s'en cache pas, c'est aux États-Unis qu'il voue une admiration. «[S]i j'aime autant les États-Unis, c'est parce que c'est le seul semblant d'identité que j'ai pu trouver à la suite de l'échec général du Québec et au flou identitaire que ce dernier m'a procuré.» Soublière admire la culture américaine, parce qu'elle est selon lui porteuse de mythes positifs autour desquels le peuple peut se rassembler. Au Québec, les artistes auraient contribué à construire un sombre imaginaire national fait d'échecs et de rejet de l'autorité. Il prend l'exemple de Dédé Fortin, qu'il présente comme le «porteur d'un petit peuple»: «[A]urait-il eu à pleurer devant les caméras le soir du 30 octobre 1995 s'il avait rempli nos radios d'hymnes nous appelant à nous voir comme un grand peuple au lieu de nous raconter les histoires de ses amis sur le chômage?» Si des productions artistiques ont été érigées au rang de mythe, il me semble que c'est bien parce qu'elles révèlent des tensions qui habitent la collectivité. On ne peut pas trier sur le volet les discours et les représentations qui feront leur chemin dans l'esprit des gens. «Si vous voulez changer le monde, changez la métaphore.» Cette phrase bien trouvée de Joseph Campbell, vertigineuse en ceci qu'elle confère à l'art un pouvoir

publicitaire, rend bien compte de la posture de Soublière: il ne s'agit pas de voir ce que l'art nous dit de « nous », mais de demander aux artistes de « nous » transformer, comme si les artistes n'étaient pas travaillés eux aussi par des désirs contradictoires.

En ce sens, changer le nom des Québécois, c'est changer la métaphore, c'est changer le monde. Soublière part du principe que le mot « Québec » est une marque usée par les deux échecs référendaires et les années de « propagande péquiste ». Il n'est plus un terme rassembleur qui permettrait de désigner quiconque vit sur le territoire du Québec – les anglophones et les fédéralistes répugnent à l'utiliser pour eux-mêmes, remarque-t-il. Il faut le remplacer par un nouveau nom qui nous réinscrirait dans l'histoire et sur notre territoire, un nom qui nous permettrait de « reprendre notre place dans notre pays (au complet) », quitte à relancer de manière plus saine, croit-il, un débat entre fédéralistes et souverainistes. On voit mal comment cette option peut constituer une solution viable, dans la mesure où le terme « Canadien français » n'est certainement pas plus inclusif, qu'il a aussi son poids et une consonance négative pour plusieurs générations. Soublière a beau dire qu'il faut alors « enrober le mythe avec toute la beauté qui soit » ou « insist[er] sur son côté positif pour bien le vendre », il n'arrive pas à dénouer de manière convaincante cette impasse – notamment parce qu'il évite de définir le « nous » que le terme doit recouvrir et parce que le parallèle entre l'image de marque et l'identité collective a finalement ses limites. Et de toute façon – tant qu'à jouer le jeu –, disons que la force d'une image de marque, c'est d'être efficace sans avoir à être expliquée et entourée d'un discours qui la devance. J'ai pensé au *rebranding* de Radio-Canada qui, en 2013, adoptait le nom « ICI » avant de reculer et de faire de ce terme un appendice de toutes ses plateformes (ICI Radio-Canada Télé, ICI Radio-Canada Première, etc.). On a

## L'auteur refuse le cadre de l'essai « ronflant » pour employer les codes de la culture populaire, ceux que le peuple aime et comprend.

notamment reproché à ce nom (« ICI ») d'exclure les communautés francophones hors Québec. Ce ratage relatif disait quelque chose d'une certaine difficulté à trancher entre tradition et nouveauté, entre une appartenance au Canada et une au Québec. Pas facile de se refaire un nom.

La marque « États-Unis » est donc beaucoup plus attrayante pour Soublière, qui manifeste dans son ouvrage un grand intérêt pour la campagne présidentielle de 2016, et surtout pour le triomphe de Donald Trump – un intérêt qu'il prend toujours la peine d'encadrer de mises en garde. « Je n'ai jamais dit que j'aimais Trump. [...] J'ai seulement dit qu'il était une force perturbatrice et que beaucoup pensaient qu'on en avait besoin », se justifie Soublière (sous son avatar « AS », dans un des passages de fiction). « Comprendre » la victoire de Trump tout en rejetant le personnage et ses politiques est une posture assez répandue chez celles et ceux qui reconnaissent les vertus du populisme: j'en suis. « Les gens ont pas voté pour Trump, ils ont envoyé chier les élites », ajoute l'essayiste. L'auteur aime générer des effets en comparant le Québec aux États-Unis, et cela le mène à faire quelques remarques à l'emporte-pièce. La plus marquante concerne un passage où il présente ce qu'il considère comme les bons côtés du deuxième amendement de la Constitution américaine – s'il y avait eu un référendum au Texas, la police fédérale aurait-elle pu en empêcher la tenue comme en Catalogne, se demande Soublière? Notre peur des révolutions, au Québec, expliquerait notre haine des armes à feu. Ces oppositions, qui ont le mérite de marquer l'imaginaire (il y en a plusieurs dans l'ouvrage), me laissent songeur en ceci qu'elles ne sont pas soutenues par une vision cohérente et étendue du

politique. « Peut-être que cette conversation est plus grande que moi », avoue Soublière, qui se garde de l'arrogance malgré son côté provocateur. C'est pour ma part avec la pensée de Chantal Mouffe que j'ai eu envie de poursuivre la réflexion.

Dans *Pour un populisme de gauche*, paru au même moment que *La Maison mère*, la philosophe politique analyse le populisme dans le contexte de l'Europe occidentale – sa lecture peut facilement être transposée à la situation états-unienne. Elle avance que nous sommes dans une ère postdémocratique engendrée par la mondialisation et le néolibéralisme. Un véritable et nécessaire affrontement sur l'échiquier politique entre la droite et la gauche, entre des idéaux libéraux et démocratiques, est empêché; des gestionnaires de centre gauche ou de centre droit se partagent le pouvoir en ne remettant jamais en cause les rouages d'un système qui apparaît comme un réel inébranlable. Les républicains ont profité d'une telle conjoncture. Mouffe écrit que « les partis populistes de droite [...] ont commencé à se présenter comme des mouvements capables de rendre au « peuple » la voix que leur avaient confisquée les élites. En traçant une frontière entre « le peuple » et « l'establishment politique », ils ont réussi à traduire dans un vocabulaire nationaliste les demandes exprimées par les couches populaires qui se sentaient exclues du consensus dominant ». C'est bien cela que Soublière observe chez Trump, disant comprendre, sans les appuyer, « les gens qui avaient envie qu'un monstre donne un coup dans les rouages du système et qui étaient prêts à accepter les conséquences ». Si Mouffe exprime une compréhension semblable du populisme, elle assume dans son essai une voix progressiste, voire pamphlétaire, là où Soublière se

cache derrière le masque de l'observateur neutre. Son objectif, tout comme Soublière, est pourtant de créer un nouvel ordre hégémonique afin de sortir d'une impasse politique. S'il y a un populisme dans la démarche de Soublière, il concerne la forme de son ouvrage. L'auteur refuse le cadre de l'essai «ronflant» pour employer les codes de la culture populaire, ceux que le peuple aime et comprend. La fiction fait partie du politique: si Soublière et Mouffé se rejoignent ici, ils ne s'entendent évidemment pas sur la nature du peuple à construire.

Est-ce que le peuple doit être construit à gauche? Certains rejettent vigoureusement cette idée. Disons que cette question ne se pose pas pour Soublière, qui essaie de prendre la gauche à contrepied. Il y a là une prémisse de son ouvrage qui n'est jamais assumée comme telle et qui pourtant se fait sentir: la gauche forme une élite qui manipule notre regard sur le monde et qui nous empêcherait d'embrasser notre américanité, qui, elle, irait de soi. Or, ce désir d'américanité n'est-il pas lui-même engendré par d'autres élites, relayé par une industrie publicitaire autrement plus puissante que sont les intellectuels de gauche? Dans *La Maison mère*, on se défend de la gauche, elle est un animal prêt à mordre. Il est question d'une gauche qui recevra mal le livre, qui ne prendra pas la peine de le lire ou bien le rejettera en bloc; il est question de la gauche proche de l'establishment «qui regarde tout le monde de haut», qui ne comprend pas les préoccupations de la classe moyenne et qui lui crache dessus, une gauche tyrannique qui particularise les luttes, ou encore celle du milieu artistique «mortellement ennuyeux».

Mouffé veut quant à elle voir des populismes de gauche émerger. Il s'agirait de créer une «chaîne d'équivalence» – elle emprunte le concept à Ernesto Laclau – entre les revendications démocratiques plurielles exprimées tant par les groupes environnementaux que la classe moyenne,

les gens précarisés, les immigrés et les communautés LGBT, dans le but de créer «un “nous”, un peuple uni contre un adversaire commun: l'oligarchie». «Cela exige de construire “un peuple” autour d'un projet qui s'attaque aux différentes formes de subordination en se saisissant des problèmes liés à l'exploitation, la domination ou la discrimination.» Cela dit, à la différence d'une image de marque, une chaîne d'équivalence «n'est pas une relation dans laquelle toutes les différences s'effacent dans l'identité, mais où toutes les différences demeurent actives». Ce petit manifeste de Mouffé n'aborde évidemment pas la spécificité de chaque situation sociopolitique, et on pourrait dire que sa proposition est difficilement transposable au contexte québécois où la question nationale se noue à l'axe gauche-droite – nœud que Soublière essaie quant à lui de défaire. Or, la dernière campagne de Québec solidaire, dont la dimension populiste a été soulignée – «Populaires» était

d'ailleurs leur slogan de campagne –, semble s'être déployée sous le signe d'un populisme de gauche. Cette posture a engendré une percée historique pour le parti, dont il est important de prendre la mesure, un engouement populaire qui rappelait les performances de Bernie Sanders ou de Jean-Luc Mélenchon. Il serait évidemment injuste de reprocher à Soublière de ne pas analyser une campagne qui se déroulait alors que son livre était sous presse, mais on peut tout de même remarquer l'absence complète de discours sur cette gauche progressiste qui est elle aussi animée par un désir de créer un pays, d'insuffler un sens au signifiant «Québécois» sans recourir à la «caricature soixante-huitarde, paul pichéesque des années boomers» que Soublière attribue à la campagne du Oui de 1995. Pour ma part, j'aime à penser qu'il y a dans la proposition de Mouffé une clef pour se refaire un nom sans se refaire un non. (L)

